

dans les ambulances. Elles y sont à leur aise, elles y évoluent avec adresse. Leur activité, leur besoin de se dépenser trouve un emploi. Les ingéniosités, les attentions, les recherches de confort et d'élégance qu'elles avaient pour elles et pour leurs amies, ce sont aujourd'hui les blessés qui en profitent. Leurs nerfs sont à toute épreuve, elles ne sentent pas la fatigue. Les longues stations chez les couturiers leur ont enseigné la patience; le patinage, le tennis ont durci leurs muscles. Les théâtres, les bals leur ont appris à veiller. Et toutes les qualités supérieures qu'elles avaient en puissance ont trouvé un terrain où s'exercer, elles ont haussé leur âme. Elles ont des mains douces pour panser, un cœur tendre pour consoler, l'instinct maternel, vivace ou latent, se développe magnifiquement au chevet des blessés que la souffrance a rendus pareils à des enfants.

Celles qui ne soignent pas les blessés travaillent pour les combattants. Elles ont organisé d'innombrables ouvroirs, où sans cesse cousent d'innombrables mains. Nos grand'mères filaient la laine, les petites-filles tricotent et font du crochet. Elles affectaient de mépriser les travaux féminins, et voici qu'elles se sont révélées des couturières diligentes, des lingères habiles, d'infatigables tricoteuses. Ces femmes qui s'ignoraient hier se connaissent aujourd'hui. L'œuvre de pitié rouvre en elles toutes les sources taries. Elles sont dignes de leurs aïeules; elles figurent, peut-être mieux armées, plus capables d'aide efficace, dans la longue chaîne de dévouement qui commence à Ève se penchant sur le corps d'Abel, et qui finira avec la dernière femme se penchant sur le dernier agonisant.

Et c'est une chose étrange et digne d'attention que des siècles d'évolution aboutissant à recréer un geste identique. L'instinct primordial de la femme, le bel instinct de dévouement un instant obscurci par la vie

trop facile, trop heureuse, se retrouve intact à l'heure où il est nécessaire.

On les accusait de délaisser leur foyer, elles l'ont agrandi : de leurs mains patientes, de leurs soins délicats, elles reconstruisent des milliers de foyers. Elles ne travaillent pas pour la maison, elles travaillent mieux et davantage pour la Patrie. Elles qui étaient faites pour créer des hommes, — et on leur a reproché de se soustraire à leur rôle, — elles auront du moins sauvé d'innombrables vies. Loin des champs de bataille, elles n'auront vu de la guerre que ses côtés les plus navrants : les soldats qui s'en reviennent, souillés de boue et de sang, le corps déchiré, les membres mutilés. Sans faiblir, vaillantes, elles auront aidé à la guérison des uns et adouci la mort des autres. Donner son temps, donner sa peine, donner son cœur, avoir des mains tendres, une âme compatissante, et atténuer ne fût-ce qu'une toute petite part des maux de la guerre, telle aura été leur tâche humble et magnifique, et elles auront bien mérité de la Patrie.

II

Cette guerre, féconde en surprises, aura eu des résultats inattendus. Elle aura rapproché les classes qui auparavant s'ignoraient, elle aura été une grande niveleuse, un grand ferment démocratique. Les Russes, selon leur expression, « vont au peuple ». En France, il y eut bien quelques tentatives altruistes du temps où Tolstoï était à la mode. Que c'est loin ! Mais trop peu nombreuses pour être efficaces. Les « œuvres » abondaient, on fondait des universités populaires, des patronages, on distribuait des secours. Mais on n'aimait pas sincèrement le peuple, les distinctions sociales mettaient entre les classes des cloisons étanches.

Pour les faire tomber, il aura fallu la guerre, guerre au dehors, entente au dedans.

Cela s'est fait tout naturellement dans les hôpitaux. Voyez les infirmières et les blessés. Elles sont dévouées, maternelles, pleines d'attentions délicates. Ils sont doux, obéissants, reconnaissants. Entre eux s'établit une entente parfaite. Ils causent sans embarras, avec confiance, et elles les écoutent, surprises de leurs idées, de leur jugement, de leur culture. Ce sont des hommes venus de toutes les provinces, faisant tous les métiers, ils représentent la moyenne du peuple français, avec ses défauts et ses qualités. Ce jardinier de Nantes, ce cordonnier de Rochefort, ce serrurier de Béziers, ce charpentier de Lorient ne sont pas des individus exceptionnels, mais pareils à beaucoup de leurs concitoyens. On peut donc d'après eux se faire une opinion assez juste de l'ensemble du pays.

Ceux des provinces du centre, de la Touraine, sont peut-être les plus policés, les plus raffinés; ils ont subi l'influence des paysages discrets et harmonieux, tout en nuances fines, de la douceur du climat.

Ceux des provinces méridionales sont vifs, gais, causeurs.

Ceux de Bretagne, un peu têtus, ont une fière indépendance, une loyauté à toute épreuve; ils sont solides comme roc.

Ceux de l'Est sont plus belliqueux. Ceux de Paris, plus « rigolos ». Ils font des fautes de langage, ils disent : « Si tellement, j'ai tombé, je lui ai causé, des fois, » mais ils sont polis et bien élevés à leur manière, qui n'est pas celle des gens du monde, mais celle des honnêtes gens.

Regardez leur visage irrégulier sans doute, qui n'a pas les lignes nettes des visages anglais ou américains, mais pétri d'intelligence, de franchise, où se lisent les meilleures qualités de la race. Que sont

venus ces ouvriers socialistes, ces alcooliques, ces révistes, ces mangeurs de curés, ces démolisseurs de bourgeois? On n'en voit plus. Tous, ils semblent pacifiés par la guerre.

Ne croyez pas qu'ils soient éblouis de se trouver dans ces beaux hôtels, ces vastes salles, sur ces beaux plafonds dorés, éclairés par des lampes électriques! Ils n'ont pas un mot, pas un regard pour tout ce confort. Habitué à une vie modeste, ils la préfèrent. Et puis ici, c'est l'exil, c'est l'endroit inconnu où le hasard des batailles, le hasard des convois de blessés les a jetés, las et mutilés. On n'aime pas les lieux où l'on a trop souffert. Tous ils désirent ardemment retourner chez eux, dans leur pays, au milieu de leur famille. Le culte de la petite patrie, du foyer, leur est resté. Ils pensent sans cesse à leur femme et à leurs enfants. Des cartes postales illustrées leur font un vif plaisir. « Puisqu'on ne paye pas de timbre, n'est-ce pas, autant vaut en profiter. » Ils masquent d'une excuse leur besoin de s'épancher, d'écrire à leur femme, à leur fiancée. Ils écrivent mal, d'ailleurs. Ceux mêmes qui parlent facilement, qui trouvent pour s'exprimer des mots colorés, des images pittoresques, n'ont plus, en face de leur papier, que quelques pauvres phrases banales et maladroitement dites. Mais la femme, la fiancée, les lit avec bonheur, ces phrases qui la rassurent, qui calment ses angoisses. Elle-même souvent n'écrit pas mieux. C'est assez pour rendre le blessé heureux, pour que son visage rayonne. Le simple échange leur suffit. Ils n'ont pas besoin de psychologie subtile, ni de mots compliqués. On va bien, on s'aime; tout le bonheur de la vie est là. Mots simples, mots de tous les jours qui acquièrent une signification plus haute, qui contiennent plus d'émotion quand on a tremblé de ne plus pouvoir les prononcer jamais.

« Moi, je pensais bien, en lui disant adieu, que je

ne la reverrais pas, mais vous savez comme sont les dames, la mienne est si tellement craintive rapport à moi qu'elle aurait pu se faire du mauvais sang. Alors je faisais semblant que ça ne me faisait rien de partir.

Toutes les délicatesses de l'affection, on les trouve chez ces humbles. Le sentiment de la famille n'est pas mort en France, jamais il n'a été plus vivace. Et quand on aime ainsi sa famille, on aime son pays. Ils le prouvent.

Il y a peu de discipline dans les hôpitaux et il n'en est pas besoin. Les petits différends se règlent à l'amiable. Il est rare que les blessés ne s'entendent pas avec leurs infirmières. On a vu parfois des conflits mais sans gravité, et tout rentre vite dans l'ordre.

C'est miracle que ces innombrables hôpitaux créés de toute pièce, pour ainsi dire du jour au lendemain, d'abord insuffisamment aménagés, mais que les dévouements personnels améliorent et perfectionnent sans cesse, fonctionnent si bien. Ils témoignent ce que peuvent l'initiative et la bonne volonté, ils témoignent ce que peuvent les femmes, et elles peuvent beaucoup. On ne le savait pas assez, on commence à s'en apercevoir. On se plaignait qu'elles n'eussent point l'effacement, la passivité, le goût du foyer qui caractérisaient leurs mères; on ne s'en plaindra plus. Leur activité, leur décision, leur endurance ont été d'une utilité immense. Elles ont véritablement conservé la vie de la nation, en s'occupant des blessés, des réfugiés, des pauvres, de tous ceux qui avaient besoin d'une aide et d'un soutien. Dans leur rôle tout pacifique elles ont beaucoup fait pour le pays. Ce ne sont pas des héroïnes, ce sont des femmes utiles; on ne leur demandait pas davantage.

Et parce que les hommes du peuple auront appris à connaître les femmes du monde, et les femmes du monde les hommes du peuple, la guerre des classes

existera plus. Chacun reprendra sa place, les dames dans leur salon, les ouvriers à l'atelier, mais tous ces blessés guéris penseront avec sympathie à leurs infirmières, et toutes ces ex-infirmières à leurs blessés. Et ce problème social sera ainsi aux trois quarts résolu. Cette guerre, parmi tant d'atrocités et de deuils, aura du moins eu ce résultat heureux. On ne se haïssait pas, on s'aimait sans le savoir. Il a fallu la menace de l'étranger pour nous l'apprendre.

Quand la paix sera revenue, nous, les vivants, pleurons ensemble nos morts, souvenons-nous des jours mauvais, des épreuves supportées en commun, de tout ce qui nous a rapprochés, et que ce ne soit pas un rapprochement éphémère, mais l'union stable qui fait les nations fortes. Il faudra reconstruire, et ce ne sera pas assez de tous les efforts réunis.

Que tous les Français, les bourgeois, le peuple, les riches, les pauvres travaillent à l'œuvre nationale pourifier sur la France du passé une France plus belle encore, la France de l'Avenir.

TONY DULMÈS.